

Jacques Delille

LES GÉORGIQUES

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

[Extrait]



Jacques Delille

ENFIN, LE TRADUCTEUR portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera surtout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force : c'est une liqueur spiritueuse qui, lorsqu'on y verse de l'eau, diminue de qualité, en augmentant de quantité.

C'est surtout dans un ouvrage didactique, comme les *Géorgiques* de Virgile, que la précision est essentielle : un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son *Art poétique* de vers pleins de précision et, par cette raison, faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original : sur deux mille vers et plus, ma traduction n'excède guère que deux cent vingt; et j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à peu près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaliser, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est

possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire, contracte une dette ; il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnaie, mais la même somme : quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son auteur dans un endroit? qu'il le fortifie dans un autre ; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut ; en sorte qu'il établisse partout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant le moins qu'il sera possible du caractère de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau, qu'il faut juger de son mérite.

Mais, pour traduire ainsi, il faut non seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son poète, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes ; et, à cet égard, c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques*, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé la nature plus belle, qu'en lisant *Virgile*; jamais je n'ai trouvé *Virgile* plus admirable, qu'en observant la nature : la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poètes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction ; je sens combien je suis loin de les avoir remplies ; mais j'ose dire que cet ouvrage serait parfait, s'il n'avait fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour *Virgile*, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des *Géorgiques* en vers français. On ne connaît guère celle de l'abbé de Marolles, qui traduisait encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais, qui n'a été imprimée qu'après sa mort : on ne la lit pas plus que son *Enéide*. Quelque temps après celle-ci, il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînait les noms dans ses vers satiriques. Sa traduction, dont on ne peut soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les *Églogues*.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage, je ne me suis pas

borné à rapporter quelques traits de la mythologie, qu'on peut trouver partout ; je me suis attaché surtout à éclaircir les endroits obscurs, qui, malgré la foule des traducteurs et des commentateurs, sont encore en grand nombre. Tantôt j'explique Virgile par Virgile lui-même, en rapprochant les passages qui peuvent s'expliquer mutuellement; tantôt je compare ses préceptes avec ceux des écrivains du même genre, qui l'ont précédé ou suivi. J'ai emprunté de nos auteurs tout ce qui pouvait offrir des objets de comparaison. La partie des plantes offre, je crois, des observations neuves. Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage ; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtînt grâce pour l'autre, et de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait, en les traduisant mal.

Source : P.-F. Tissot (1832), *Œuvres de Delille*, Paris, Furne, Libraire Éditeur, t. I, p. 36-38.